Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 14 (1869)

Heft: (14): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Sur l'artillerie actuelle de campagne et sur sa tactique

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-357766

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DES ARMES SPÉCIALES

Supplément mensuel de la REVUE MILITAIRE SUISSE, n° 14.

SUR L'ARTILLERIE ACTUELLE DE CAMPAGNE ET SUR SA TACTIQUE.

Nos lecteurs se rappellent sans doute les réflexions que nous avons présentées à plusieurs reprises dans cette *Revue* sur les déceptions auxquelles avait donné lieu l'artillerie rayée de campagne dans la dernière guerre de Bohême, réflexions extraites, soit du 2e volume du colonel Lecomte sur cette guerre, soit du *Journal de l'armée belge*, soit d'autres communications. Nous avons signalé aussi l'apparition en Allemagne d'un livre important sur la même matière, qui ne manquerait pas de faire faire du chemin à la question soulevée. Notre prévision n'a pas été trompée. Dans toute l'Allemagne ainsi que dans plusieurs autres Etats, de sérieuses controverses se sont ouvertes sur ce grave sujet, dont nous voulons aujourd'hui dire quelques mots, d'après les dernières publications.

Et d'abord revenons sur le livre allemand précité, intitulé *die Taktik der Neuzeit, Appell an alle Denker in den Heeren von Arkolay. Darmstadt et Leipsig. Edouard Zernim, éditeur.* 1868. Le meilleur moyen de le faire connaître est d'en donner les extraits suivants, d'après une récente traduction du *Journal de l'armée belge :*

« Ce n'est pas une longue portée qu'il faut rechercher pour une arme à feu, mais une portée correspondant au moment réputé décisif, pour les troupes qui doivent l'employer.

La supériorité du canon rayé sur le canon lisse, obtenue dans les polygones, est purement illusoire; l'artillerie de campagne ne vise jamais, sur le champ de bataille, des buts étroits et circonscrits.

On a exagéré l'emploi des projectiles creux, en tirant des obus de plein fouet; l'espace dangereux, les effets de la fusée à temps et du shrapnell ont été évalués avec partialité. L'efficacité d'un tir ne doit pas être relevée sur une cloison; l'étendue du but et sa profondeur doivent entrer en ligne de compte. Ce sont surtout les propriétés de l'artillerie légère qui ont été méconnues sous ce rapport.

Le 7e chapitre parle du combat rapproché et du combat éloigné. Voici les idées de l'auteur à cet égard : Le combat à grande distance ne constitue que l'introduction ou le prélude de la bataille; le combat rapproché est le seul décisif; on voit *à priori* que les perfectionnements introduits dans les armes de jet sont peu profitables dans le premier cas. Les armes de main, se chargeant par la culasse, conviennent particulièrement au tir rapproché. Par quelle aberration a-t-on cherché à procurer à l'artillerie une grande justesse de tir, seulement aux distances éloignées? L'efficacité de tir d'une arme ne dépend pas de sa justesse, mais bien de son espace dangereux. Le combat éloigné n'est avantageux que lorsque l'ennemi est obligé de le rechercher; l'histoire des guerres modernes prouve que cette nécessité n'existe pas. L'auteur fournit un grand nombre d'exemples à l'appui de cette thèse.

La conséquence de ce que l'artillerie de campagne actuelle ne peut agir efficacement que de loin, c'est que les autres troupes sont paralysées au moment décisif, privées qu'elles sont de leur soutien naturel, et que des désordres insignifiants, survenant dans de petits corps de troupes, se communiquent à l'armée entière.

En règle générale, les projectiles de l'artillerie sont plus efficaces dans le combat rapproché que dans celui éloigné.

La mitraille est indispensable à cette arme, aussi bien pour la défense que pour l'attaque ; elle convient seule au combat rapproché, pour paralyser le feu de l'infanterie.

Le boulet est indispensable pour battre en profondeur le champ de bataille, et pour fournir des coups indirects; il procure un tir rapide et une grande portée.

Les projectiles pleins et la mitraille constituent le pain quotidien de l'artillerie de campagne.

Les shrapnells sont seulement profitables dans certaines circonstances, qui ne se présentent que périodiquement sur le champ de bataille. Les obus sont tactiquement des projectiles explosifs médiocres; leur tir méthodique se fait lentement. Ils ajoutent à la force d'impulsion celle d'éclatement; c'est là un avantage qui n'est réellement apprécié que dans les expériences de paix.

L'auteur dit, relativement aux diverses espèces de tir:

Le tir direct est le plus simple, le plus pratique et le plus fréquemment employé sur le champ de bataille;

Le tir indirect est ordinairement la conséquence d'une erreur dans l'appréciation de la distance; c'est là une nécessité tactique inévitable; il est aussi souvent employé avec intention. Il est le plus efficace, quand le but à atteindre est très spacieux;

Le tir roulant procure le plus grand espace dangereux; il agit surtout dans le sens de la profondeur du champ de bataille; sa portée est la plus grande. On ne peut l'obtenir qu'en employant des projectiles pleins et des bouches à feu lisses.

Les obus jetés constituent une puissance tactique qui n'est pas à dédaigner; ils sont surtout à recommander dans les terrains coupés et dans les combats de retranchements; les obus tirés les remplacent très désavantageusement. Un obus jeté est un projectile malicieux et diabolique *(sic)*.

La mitraille, les boulets pleins et les projectiles sphériques conviennent seuls à l'artillerie de campagne, même avec la tactique des armes à feu nouvelles.

La meilleure bouche à feu de campagne n'est pas celle qui tire avec le plus de précision, à des distances mesurées soigneusement; c'est celle qui perd le moins de projectiles, tout en admettant des distances mesurées plus ou moins imparfaitement, à la simple vue.

Les bouches à feu lisses se comportent d'une manière satisfaisante dans les polygones; leur efficacité de tir sur le champ de bataille est relativement très grande, et ne subit pas de fluctuation dans les circonstances difficiles; elles admettent des erreurs dans l'appréciation des distances. Leurs projectiles battent non-seulement le front de la position ennemie, mais encore la profondeur et l'ensemble du champ de bataille. Elles constituent l'artillerie la plus pratique en temps de guerre, même dans les circonstances imprévues; elles fournissent un tir très riche, offrant une masse de gradations applicables aux phases changeantes du combat. Leur tir très flexible satisfait aux thèmes tactiques les plus opposés; son efficacité augmente à mesure que la distance diminue. La force de pénétration de leurs projectiles est très grande aux distances moyennes et petites. Leur matériel et leurs munitions sont d'une grande simplicité; ils supportent très bien les circonstances imprévues, un maniement inexact qui se produit souvent en campagne. Les bouches à feu lisses satisfont aux exigences de la science; leur confection n'est pas onéreuse; leur tir est très vif, très indépendant sur le champ de bataille; leurs avant-trains et leurs caissons peuvent contenir une grande quantité de munitions. Leur matériel est solide, durable; elles conviennent également à toutes les espèces d'artillerie, jouissent d'une grande quantité de propriétés tactiques; elles permettent seules le tir roulant. Leur tir à mitraille est très redoutable; la précision de leur tir de plein fouet, contre des buts de moyenne grandeur et à des distances moyennes est grande, mais elle diminue d'une manière surprenante, lorsqu'on vise de petits buts très éloignés. L'efficacité de leurs projectiles, sous le double rapport de la percussion et de l'explosion, est immédiate et remarquable; elles font facilement usage des fusées de projectiles explosifs.

Le onzième chapitre de la brochure fait la critique de la bouche à feu rayée de campagne; en voici quelques extraits:

Elle possède une grande précision dans le tir direct, à des distances relevées soigneusement; la portée de ses projectiles est très grande. Les bouches à feu rayées conviennent particulièrement à l'artillerie de place et à celle de siége; l'introduction d'une quantité modérée de ces engins dans l'artillerie de campagne est certes recommandable pour certains buts déterminés. Les effets du canon rayé de campagne sont moindres sur le champ de bataille que dans un polygone, parce qu'il exige impérieusement une appréciation exacte de la distance. Ses projectiles

ne frappent qu'une zone restreinte du champ de bataille; leur force de percussion est moindre que celle des boulets pleins aux distances moyennes, et plus grande aux distances éloignées. Son tir pauvre et peu flexible n'augmente pas de précision, à mesure que le but se rapproche. Ses munitions sont compliquées; elles ne supportent pas de maniement inexact, ce qui est cependant inévitable en campagne. Le matériel et les munitions sont d'un entretien difficile et coûteux.

Les bouches à feu rayées ne conviennent pas à toutes les subdivisions de l'artillerie; ainsi, une batterie à cheval rayée est une absurdité, une inconséquence. Elles ne sont pas trés-indépendantes sur le champ de bataille; leurs avant-trains et leurs caissons contiennent un nombre relativement restreint de munitions; elles ne possèdent pas beaucoup de qualités tactiques, n'admettent pas le tir roulant; leur tir à mitraille est peu redoutable; enfin l'usage de fusées à temps leur est difficilement applicable.

L'auteur conclut que les bouches à feu de campagne lisses constituent une arme; — que celles rayées ne sont que des instruments, qui ne procurent, en aucune circonstance, d'action tactique décisive; elles sont forcément restreintes au combat à grande distance, et n'agissent que comme artillerie de position; elles gaspillent enfin beaucoup de munitions.

La guerre récente de 1866 a causé relativement peu de pertes aux deux armées en présence; c'est, dit l'auteur de la brochure, parce que la reine des champs de bataille, c'est-à-dire le boulet plein, n'y a pas joué de rôle; parce qu'on n'y a pas fait usage du tir à mitraille, et parce qu'enfin l'artillerie n'y a pas observé les règles tactiques d'autrefois. »

On comprend, d'après ces données, que l'ouvrage de M. Arkolay n'ait pu être du goût de tout le monde, surtout si l'on note qu'il se distingue en outre par une regrettable âpreté de reproches et de sarcasmes. Malgré cela, ou peut-être à cause de ces défauts même, il eut un grand succès. Plus on s'en plaignit, plus on voulut le lire; l'originalité du style, la vigueur de la pensée, joints à une connaissance approfondie des problèmes techniques et tactiques s'y rattachant, séduisirent maints officiers, et forcèrent les maîtres des laboratoires, sinon les penseurs, à descendre dans la lice. L'on eut bientôt de nombreuses répliques, plus menaçantes, il est vrai, jusqu'ici, par leur nombre que par leur puissance de raisonnement, mais qui méritent aussi d'être lues et méditées pour se former un jugement impartial.

Parmi les plus importantes on doit mentionner un *Gegen-Appel an die Denker in den Heeren, par Félix. Vienne* 1869; le 65e volume, 1er fascicule, des *Archives pour l'artillerie prussienne*, Berlin 1869; un article du colonel Partsch dans les *Mittheilungen* de l'artillerie autrichienne, 1er cahier de 1869, et divers opuscules.

M. Félix, dit le *Journal de l'armée belge*, à qui nous allons maintenant laisser la parole sur ce débat, s'est surtout donné la tâche de justifier l'artillerie autrichienne du reproche fort immérité d'avoir manqué de bonne volonté pour s'engager à fond, à des distances rapprochées, à l'instar de ce que les Français pratiquèrent sous le premier Empire et de ce que les Autrichiens eux-mêmes firent si souvent, au temps où ils étaient encore armés du canon lisse, notamment dans la dernière guerre de Hongrie.

M. Félix n'a pas eu de difficulté de prouver que l'artillerie autrichienne, loin d'avoir montré de la pusillanimité par suite de son nouvel armement, s'est souvent aventurée dans le rayon d'action de l'infanterie, et que plus d'une batterie s'est perdue en y persistant malgré les balles que les tirailleurs ennemis faisaient pleuvoir sur elles. D'autres batteries se sont dévouées à Sadowa jusqu'à attendre l'adversaire à cinquante et à cent pas, sauf à laisser sur le carreau leur personnel et matériel. Les Prussieus, peu tendres souvent dans leurs appréciations, rendent cependant la plus entière justice à la vieille bravoure ainsi qu'à l'habileté de l'artillerie autrichienne, *Die Feigheits-Theorie* (théorie de la pusillanimité, de la poltronnerie) qu'Arkolay met à charge de toutes les artilleries rayées, est un véritable non-sens, et elle lui a valu une réponse assez verte dans les *Archives* pour les officiers de l'artillerie prussienne. Une pareille accusation sort évidemment d'un cœur ulcéré par les événements de 1866.

Arkolay est plus dans le vrai quand il fait voir que la nature même du canon de la nouvelle artillerie conduit au combat éloigné ; et qu'ainsi, au lieu de continuer son développement comme arme décisive, l'artillerie a rétrogradé sous ce rapport en 1866. Encore, l'auteur de l'article dans les *Archives* répond-il, mais cette fois à tort, que si Arkolay se donnait la peine de parcourir à pied et à cheval les champs de bataille de la Bohême, il acquerrait la conviction que l'artillerie ne pouvait faire davantage. L'auteur ajoute, non sans une pointe de jactance, que si une nouvelle bataille s'était livrée sous les murs de Vienne, l'artillerie rayée y eût été employée tout autrement qu'à Königgrätz. Cet aveu aurait eu du prix au lendemain de la campagne. Aujourd'hui, nous possédons mieux. Un très curieux opuscule « *Taktische Rückblicke auf* 1866 » nous donne le mot de l'énigme de la piètre tactique de l'artillerie rayée prussienne : on ne voulut pas exposer cette artillerie à un échec. Les généraux, faute de confiance en elle ou faute de savoir s'en servir, préférèrent s'en passer. Le meilleur canon ne saurait se produire avec avantage dans de pareilles conditions.

Arkolay est un pseudonyme. A lire une brochure politico-militaire récente, on gagne la persuasion qu'il cache un officier wurtembergeois. On s'explique ainsi ses préférences marquées pour le premier Empire français, en tant qu'il s'agit d'art militaire. Si nous avions un conseil à lui donner, ce serait de se méfier des documents émanant de cette époque, vu que le plus souvent ils ont été arrangés après coup. C'est ainsi que les effets de la grande batterie à Wagram ont été *surfaits*. Des Allemands très véridiques ont même parlé de *Fehlschlag* (coup manqué). Mais il y avait là une sorte de nouveauté en tactique, qu'il s'agissait de faire valoir au profit du maître en qui se résumaient toutes choses.

Imbu donc des idées napoléoniennes du premier Empire, car pour le second Empire, Arkolay le malmène furieusement et presque toujours dans des termes d'un goût pour le moins douteux, cet auteur prend pour objectif et mieux, pour idéal, le combat rapproché au moyen de ce brave lisse et de sa boîte à balles. C'est à coups de mitraille qu'il faut jeter l'adversaire à terre, et il va de soi que l'artillerie deviendra ainsi l'arme prépondérante. C'est à l'infanterie et à la cavalerie à lui faire place pour qu'elle puisse se livrer en toute liberté à son action offensive et défensive. En un mot il faut renouveler les hauts faits de Sénarmont à Friedland. Toutefois, il reste à savoir si de pareilles manœuvres pourraient être renouvelées en présence du fusil actuel. Arkolay dit oui, les autres auteurs disent non, et nous croyons qu'ils sont plutôt dans le vrai. En tous cas on ne saurait blâmer un homme qui nous propose de beaux exemples, si même ils ne sont plus entièrement en harmonie avec les nouvelles circonstances de guerre.

Les idées d'Arkolay sur le combat rapproché et sur l'usage presque exclusif de la boîte à balles, ont été fort à la mode dans toutes les artilleries, il y a de trente à quarante ans ; mais les perfectionnements successifs apportés au fusil d'infanterie — la capsule fulminante, les rayures, le chargement par la culasse — sont cause de bien des modifications à cet égard. Il a fallu transiger avec des faits patents. D'autre part, Arkolay rend un véritable service aux armées en jetant une pierre dans le camp de ceux qui eussent fini par faire tirer à la longueur d'une étape, sous prétexte que l'instrument qu'ils ont inventé ou dont ils se sont déclarés les patrons, permet d'aussi hautes fantaisies. Ce sont là les véritables *Stümper* (gâte-métier) modernes, et c'est en Angleterre que leur succès a été le plus complet. Rien de plus comique que la joie des Insulaires chaque fois que les Armstrong et les Withworth leur promettaient des tirs à des distances de six et de sept mille yards.

M. Félix se tient à la réalité des choses. Il dit avec beaucoup de sens que le canon ne se meut, ne se charge et ne se tire de lui-même ; qu'il lui faut absolument des hommes et des chevaux, et que les exposer à être abattus à coup sûr

par le feu de l'infanterie, même avant qu'ils aient pu mettre le canon en batterie, c'est en définitive vouloir se priver de ses services. Bon nombre de batteries autrichiennes tentèrent cependant l'aventure, et ce n'est qu'avec des pertes énormes qu'elles purent se retirer de la bagarre. M. Félix en cite plus d'un exemple. Nous n'en rapporterons qu'un seul. A Skalitz, la batterie 1/IX s'avance en terrain coupé, s'expose au feu des tirailleurs ennemis, et ne s'en dégage qu'avec une perte de cinq canons, quoiqu'une seule boîte à mitraille couche à terre seize Prussiens.

Après le tir à boîtes à balles, Arkolay donne la préférence au tir roulant. Cette préférence est fondée sur l'impossibilité d'apprécier les distances, et conséquemment sur celle de rendre efficace le tir appelé de plein fouet. M. Félix y répond, en s'appuyant sur des expériences faites à Pesth : l'efficacité du tir roulant est entièrement affaire de hasard, et il n'est d'application que sur des terrains exceptionnellement favorables, peu utilisés comme champs de bataille, dans la tactique moderne surtout. D'ailleurs l'artillerie lisse comme l'artillerie rayée faisait le plus souvent usage du tir direct ; aussi ses moyens d'expérimentation, à l'effet de s'assurer de la valeur d'une bouche à feu, ne différaient-ils guère des moyens encore actuellement en usage, vu qu'ils consistaient comme maintenant dans des tirs contre des cibles à des distances connues. Sans doute, ajoute M. Félix, l'artillerie lisse a fait de grands et de louables efforts pour obtenir des trajectoires plus tendues, et c'eût été une compensation réelle à une insuffisante justesse de tir ; mais ces efforts qui semblèrent pouvoir aboutir, ne purent cependant faire passer le tir en question dans le domaine de la pratique. Il est certain que, si l'artillerie lisse avait réussi dans cette voie, l'artillerie rayée de campagne devenait une folie des plus coûteuses.

Une question fort intéressante, parce qu'elle porte à la fois sur les évolutions et le tir des batteries, c'est de savoir si l'artillerie autrichienne pouvait rétablir les affaires à Sadowa. Nous avons dit que c'est l'un des griefs d'Arkolay contre cette artillerie.

« Lorsque, dans l'après-midi du 3 juillet, Chlum fut pris par les Prussiens, « les Autrichiens firent des efforts pour leur arracher cette conquête. Mais comme « ces efforts furent mous et sans direction ! » dit Arkolay. « Ici on oublia que les « différentes armes doivent marcher d'accord, l'une soutenant l'autre, sur- « tout quand l'infanterie ou la cavalerie est en jeu. On sentit en cet instant so- « lennel la grandeur de l'enjeu. Oui, on eut comme une vague souvenance d'avoir « entendu dire qu'en pareille occasion, Napoléon rétablissait toujours la balance « au moyen de son artillerie [1]. On étendit donc la main vers cette planche de « salut. On fit avancer trois batteries rayées autrichiennes, jusque dans le feu « de l'infanterie prussienne, et on tira des boîtes à balles sur Chlum. Le courage « héroïque de ces batteries ne servit à rien. Elles furent fort maltraitées, et l'in- « fanterie échoua dans sa tentative subséquente pour emporter la localité. C'était « tout à fait dans l'ordre des choses, eu égard à la pauvreté des moyens employés. « Sur un pareil point et dans un moment aussi décisif, ne faire avancer que trois « batteries dont les canons ne convenaient pas pour le service demandé, ce n'est « pas faire preuve que l'on connaît l'emploi de l'artillerie par masses. Ce n'en « est qu'une pantomime, une imitation ridicule, et, certes, ce ne fut pas là de la « grande tactique. Autant vaudrait essayer de faire fuir le loup-garou en lui « faisant la grimace. Les Prussiens agirent très logiquement en restant dans « Chlum, vu qu'on ne les en empêcha point. Napoléon eût joué ici un gros atout, « en employant des masses d'artillerie. C'était par l'action de 8 à 10 batteries « lisses qu'il fallait frayer la voie aux colonnes d'assaut des Autrichiens. Cette « attaque *devait réussir*. Un puissant feu *concentrique* à mitraille ne pouvait pas

[1] Cette affirmation est très hasardée. (Note du *Journal de l'armée belge.)*

« être dominé par l'adversaire. Après deux minutes, il n'y eût plus eu une « seule tuile sur les toits de Chlum ; toutes les boiseries des maisons auraient été « hachées et dispersées en menus morceaux ; les tourbillons de poussière, de « terre et de petites pierres aurraient fait perdre la respiration à l'infanterie prus- « sienne. ..

« L'endroit devait être pris et repris six et sept fois, et 10,000 cadavres, cou- « chés sur un terrain restreint, eussent dû fournir un témoignage irrécusable d'un « vigoureux emploi de l'artillerie autrichienne et de son bon armement. La bonne « volonté n'a pas fait défaut à cette artillerie, cela est prouvé. »

Il s'agissait donc de répéter la manœuvre d'artillerie qui eut un si grand succès à Wagram, selon les auteurs français ; succès toutefois contesté par bien des Allemands. A Wagram, les batteries furent formées en une seule colonne (par batterie) que Lauriston déploya devant l'adversaire. M. Félix prétend qu'un seul coup d'œil jeté sur la position de Chlum fait déjà voir les très grandes difficultés que les batteries autrichiennes eussent rencontrées dans leur marche; admettons cependant qu'elles soient surmontées. Quelle fut la longueur du front de bataille de l'artillerie française après son déploiement ? Les uns disent 1,200 mètres, d'autres 2,000 ; le *Mémorial* de l'artillerie indique une demi-lieue Sur un champ de manœuvres, on peut très bien déployer 80 canons sur un front de 1,200 mètres. En terrain un tant soit peu varié, il faut davantage, parce qu'il y a toujours des points d'où on ne peut prendre des vues sur l'ennemi, et c'est une considération de la plus grande importance dans le tir de boîtes à mitraille. A notre avis, on doit compter sur une ligne de bataille de 2,000 mètres. On voit qu'il faut du temps pour une pareille manœuvre, et nous en trouvons la preuve dans le *Mémorial* précité, qui indique une *demi-heure* pour l'exécution complète de la manœuvre d'artillerie à Wagram, et nous le croyons sans peine. Or il s'agissait à Chlum de serrer l'adversaire de très près et *concentriquement* ; en d'autres termes, c'était suivant un arc de cercle embrassant Chlum qu'il fallait déployer les batteries, et cela à portée de mitraille, donc à 400 mètres *au plus*. Que de difficultés dans une pareille manœuvre, en présence d'une infanterie à couvert, retranchée et exercée au tir rapide ; sans compter la certitude pour les batteries des ailes d'être prises en rouage par l'artillerie prussienne, à cause de la forme fortement concave de la ligne de bataille !

L'auteur de l'article dans les *Archives* dit que l'idée de mitrailler les maisons (leurs étages et leurs toits), avant que d'y donner l'assaut, est neuve et particulière à Arkolay. Cette idée n'est pas entièrement nouvelle, mais elle restera toujours fausse. Plus d'un lecteur se souviendra que dans les journées de septembre 1830 l'artillerie mitrailla presque à bout portant les deux hôtels formant l'entrée de la place Royale, du côté du Parc, sans qu'elle parvînt à les faire évacuer par les volontaires, tandis que ceux-ci abattirent les canonniers les uns après les autres. Un capitaine belge des grenadiers de la garde royale se fit fort d'enlever les hôtels avec sa seule compagnie, et certes il eût mieux réussi. Aujourd'hui, en dix minutes au plus une section de deux rayés tirant à obus ferait crouler ces bâtiments. La boîte à mitraille donne un tir superbe en rase campagne, là où les balles ne sont pas arrêtées par des obstacles et où le but reçoit toutes les balles, qu'elles y arrivent directement ou par ricochet.

Néanmoins, Benedek eût bien fait d'essayer du tir d'une masse de 80 canons, sans amener inutilement ceux-ci à portée de fusil de la localité, et à notre avis, les obus rayés étaient ici à préférer à la mitraille. Reste la question s'il était possible à Benedek de disposer presque instantanément d'une pareille artillerie. Quant à la disposition d'esprit du brave général, nous croyons qu'à ce moment elle avait bien du rapport avec celle de Ney à Waterloo, quand il s'écriait dans son désespoir : « Je voudrais qu'un boulet m'entrât dans le ventre. »

En ce qui concerne Arkolay, son extrême confiance dans l'infaillible réussite de son projet d'attaque, nous semble prodigieuse.

A Sadowa, du côté des Autrichiens, le poids de la journée retomba, pour la majeure partie, sur l'artillerie, et, à en juger par les dispositions prises à l'avance, le feld-zeugmeister voulut qu'il en fût ainsi. L'infanterie autrichienne sortit fort démoralisée des combats précédents, tandis que l'artillerie conservait toute sa vigueur. Sa bravoure, son habileté à profiter des terrains découpés, accidentés, montagneux qui forment les champs de bataille de Nachod, Skalitz, Trautenau et Gitschin, lui avaient valu des succès, tandis que ces mêmes circonstances et d'autres déjà rapportées, avaient singulièrement gêné l'action de l'artillerie assaillante. Sous ce rapport, Benedek, excellent juge de la valeur militaire d'une troupe avait bien placé sa confiance et il fit preuve de coup d'œil et de perspicacité en se choisissant un champ de bataille éminemment favorable à son artillerie. Un officier prussien, fort au courant des choses de cette campagne à laquelle il assista, nous a dit à diverses reprises : « Si Sadowa avait été la première bataille de la campagne, « je ne sais vraiment comment elle eût tourné. Mais nous recueillîmes là les fruits « de nos efforts précédents. Nous savions par nos nombreux prisonniers combien « l'infanterie autrichienne était affectée par les sanglants combats d'avant Sadowa. « Jusqu'à ce que le prince royal parut sur le champ de bataille, nous ne nous « crûmes pas assez forts pour marcher à l'attaque d'une position garnie d'une suite « de grandes batteries dont les canons prenaient des vues sur tous les abords, « tandis que nous étions obligés de passer par un terrain marécageux et resserré « entre deux bois ; en un mot, par un véritable défilé. Nous fûmes donc obligés « de combattre de pied ferme et plus d'une de nos brigades dut supporter pa- « tiemment le feu parfaitement dirigé de l'artillerie autrichienne. Voici des nombres « qui le prouvent surabondamment : Une brigade d'environ 5,000 hommes, « *bien couverte par des bois et des ondulations de terrain*, mais qui se trouvait « dans le champ de tir de la grande batterie à Lipa, perdit, à partir de 10 heures « du matin jusqu'à 2 heures et demie de l'après-midi, 476 hommes, dont 30 « seulement par le feu de l'infanterie autrichienne. Tout le reste de la perte re- « vient au canon. Sauf la sanglante lutte à Maslowed, l'infanterie autrichienne ne « dépassa guère le front des grandes batteries de son artillerie. Benedek crut « probablement que la lisière du bois pour laquelle on combattit avec tant d'ardeur « de part et d'autre, lui était nécessaire comme moyen de protection pour les « batteries près de Lipa et de Maslowed-Chlum. Ce fut réellement le seul point « où des masses d'infanterie autrichienne se portèrent en avant, et on peut juger « combien *pour le moral* la balance penchait en notre faveur, vu que 44 ba- « taillons autrichiens ne purent avoir raison de nos 14 $^1/_2$ bataillons. Cette su- « périorité, en ce qui concerne le moral, fait aussi comprendre comment il se fit, le « Prince royal étant arrivé, que notre infanterie brûla du désir de décider du sort de « la journée. A mon avis, aucun ouvrage, pas même la relation de la campagne « par notre état-major, n'a fait ressortir suffisamment cette prompte décision de la « bataille en notre faveur. En une heure de temps et après avoir combattu » pendant six à sept heures, les affaires tournèrent en notre faveur sur tous les « points du champ de bataille ; et quand le Roi donna l'ordre de passer partout « de la défensive à l'offensive, il y eut de la part de ces 150,000 fantassins une « telle pression, que les Autrichiens durent céder. Leur nombreuse et excellente « artillerie nous fit éprouver des pertes énormes dans notre marche en avant, « mais elle n'aurait su nous arrêter. Tous ceux qui ont pris part à la bataille vous « assureront ce fait. »

Nous pourrions ajouter d'autres détails, mais à quoi bon ? M. Félix est même plus explicite ; il fait comprendre que l'infanterie et la cavalerie ont passé sur le corps à l'artillerie. Que peuvent alors les canonniers, quels que soient leur dévouement et leur bonne volonté !

Nous admirons chez Arkolay le tour original qu'il sait donner à ses idées, et nous tenons en profonde estime son savoir et ses tendances en tactique, bien que sur ce dernier point, nous ne croyions pas que ce soit une chose bonne de vouloir faire retomber sur l'artillerie tout le poids des affaires. Ce qui fait la force de l'armée prussienne, c'est en grande partie la haute idée que son infanterie a d'elle-même, et on doit engager chaque infanterie à faire de même, bien entendu, en y joignant aussi les travaux physiques et intellectuels des Prussiens.

Quant au profond dédain que notre auteur affiche pour l'artillerie rayée, il ne nous paraît pas justifié par les événements de 1866. En ce qui concerne les Prussiens, bien qu'il y ait eu de leur part comme un parti pris de ne pas employer l'artillerie par masses — les batailles de Trautenau et de Sadowa semblent en fournir des preuves — il n'en est pas moins vrai que des batteries isolées et des divisions de deux à trois batteries donnèrent des preuves de l'extrême efficacité du rayé, même dans des terrains peu favorables à l'artillerie, et lorsqu'il s'agit comme à Sadowa d'attaquer un adversaire qui a pris ses dispositions à l'avance. Il eût été fort dangereux pour les Prussiens de n'avoir que du lisse, vu que dans cette circonstance il a manqué de portée et de justesse de tir pour résister aux puissantes batteries de l'adversaire. Sans doute, il ne faut pas s'engager dans des duels d'artillerie, mais encore doit-on savoir combattre le canon ennemi avec quelques chances de succès. Du côté des Autrichiens, l'infanterie fit défaut pendant la bataille et, dans ce cas, aucune armée ne saurait conquérir des palmes durables.

M. Félix est d'une grande logique et il ne se paie pas de mots sonores. C'est évidemment un ami du vrai et de ce qui est praticable. La science de l'artillerie lui est familière. Il fait voir que l'artillerie a gagné plus qu'elle n'a perdu par la transformation radicale de son matériel. En tactique, ses idées flottent entre ce qui se pratiquait anciennement avec le canon lisse et ce qui s'est fait en 1866 avec le rayé. Il voudrait marcher dans la voie moyenne. S'il condamne les portées exagérées, employées souvent dans la dernière guerre, il fait aussi la part du fusil rayé, qui aurait bien vite raison d'une artillerie par trop aventureuse. Nous ne doutons pas que son livre obtienne un véritable succès.

Un dernier mot. L'artillerie rayée manque d'un von Decker : les principes de sa tactique sont encore vagues et indéterminés. Il serait fort à désirer que l'artillerie produisît un homme assez autorisé pour formuler ces principes, pour les réduire en une doctrine rationnelle et en rapport avec la tactique des autres armes. Ce qui a fait la gloire de l'artillerie lisse, c'est son emploi facile et bien déterminé. Aujourd'hui nous sommes dans un vague complet qui fait le plus grand tort au rayé. ** *(A suivre.)*

RAPPORT DU COMITÉ ANGLAIS

chargé de proposer un modèle définitif d'arme de guerre se chargeant par la culasse.

Ce comité composé de :

MM. le lieutenant-colonel Fletscher, Fusiliers écossais de la garde, président ; le capitaine J. Rawlins, 48me régiment ; le capitaine W.-C. Mac Kinnon, 3me régiment ; le comte Spencer, R. G. ; Edouard Ross, esq. ; le capitaine R. W. Haig, R. A., secrétaire ; — a adressé au ministère de la guerre, en date du 11 février 1869, le rapport suivant :

RAPPORT SUR LE CHOIX D'UN FUSIL SE CHARGEANT PAR LA CULASSE POUR LE SERVICE MILITAIRE.

(Conformément aux arrêtés du ministère de la guerre du 21 mars 1867 et du 10 décembre 1867.)